

## **TERREUR POLITIQUE ET EXIL-DÉS-EXIL** **(Ses marques subjectives, réflexions d'un Psychanalyste)**

Certaines des nombreuses formes de terreur ou d'opprobre que les humains infligent à d'autres être humains constituent le prologue, ou chapitre préliminaire, du sujet qui nous occupe aujourd'hui: Exil-Désxil.

L'horreur de la guerre, de la mort anonyme, de la torture jusqu'à l'agonie - en tant que menace imminente ou menée à bien - favorise la fuite et crée les figures du pariât, de l'apatride, du réfugié et du survivant.

Quotidiennement, l'information et l'hypnose médiatique s'amuse à nous inonder des misères et violences de la planète, formatent nos esprits et nos comportements, observateurs impassibles, impuissants, présents et lointains. Le "télé-savoir" du spectateur n'est pas évident. C'est un savoir qui engourdit ou étourdit plus qu'il n'illustre ou enseigne.

En tant que psychanalyste, j'ai réfléchi et travaillé avec ceux que l'on appelle les victimes de la violence politique extrême, torturés ou réfugiés, sur leur parcours d'effondrement et de réparation. J'ai aussi milité contre l'imposture de la médicalisation du problème que traduisent les désignations de Névrose Traumatique, Post Traumatic Stress Disorder (PTSD) et Résilience, car elles expulsent les personnes affectées comme s'il s'agissait de malades contagieux et causent ou encouragent le leurre d'un clivage social entre indemnes et affectés.

\*\* \*\* \*

Nous avons appris avec Robert Antelme (faisant écho à d'autres auteurs de la littérature de l'univers concentrationnaire) que l'expérience d'être destitué ou expulsé de la condition d'être humain provoque un effondrement identitaire catastrophique. Comme nous l'avons expliqué dans d'autres travaux, la spécificité

de la Torture en tant que “traumatisme psychologique” réside dans le fait qu'elle provient de l'action “rationnelle” et intentionnelle, planifiée et organisée par d'autres êtres humains. La barbarie crée une société humaine qui s'organise et fonctionne de manière binaire: les “bourreaux” et les “sous-hommes”. Cette polarisation qui annule la diversité est propre au système totalitaire.

Ce schéma de cohabitation, qui a été paradigmatique dans l'Allemagne nazie, se reproduit avec de nombreuses variantes de figurabilité et argumentation dans différents contextes socio-historiques. Il se reproduit avec des arguments délirants ou vraisemblables de rejet ethnique, religieux, politique ou économique, dans des conjonctures politiques diverses.

C'est là que surgit la débandade de l'exil (étymologiquement sauter en-dehors) qui crée les catégories de l'apatride, du réfugié et du survivant. Ce sont des termes que nous utilisons pour dépouiller nos semblables de leur dignité humaine, créant ainsi l'inframonde des exclus dont la figure extrême a été immortalisée par Primo Levi dans sa description du Musulman dans les camps de concentration nazi. Tel est le scénario du sujet qui nous occupe ici.

\*\* \*\* \*

J'appelle Désexil le chemin, habituellement long et labyrinthique, que parcourt la victime ou le survivant qui a intériorisé sa condition de sous-homme, pour essayer de réintégrer la cohabitation sociétale. Le chemin qu'il doit parcourir pour reconquérir sa place d'humain, reconstruire son corps, sa capacité à se penser, être quelqu'un pour quelqu'un, en reconfigurant ses loyautés et son appartenance, pour se sentir à nouveau un semblable.

\*\* \*\* \*

L'être humain qui émerge de l'abîme, qui entreprend le parcours de sortie, n'est pas le même que celui qui y est entré. Il est autre, même si les itinéraires à parcourir sont différents, singuliers et non standardisables. C'est pourquoi je m'oppose à la notion de résilience, qui suggère ou prétend un retour au point de départ, à la condition initiale après la réparation ou cicatrisation des blessures.

L'expérience extrême laisse des “empreintes”, des marques pérennes, pas seulement des séquelles ou handicaps mais aussi des marques créatives dans la

sensibilisation ou la production sublimatoire. Toucher le fonds dans la fragilité de notre condition humaine peut mettre à découvert des zones poétiques de soi-même, qui restent habituellement léthargiques ou en sommeil lors des moments d'opulence et de bien-être. Comme si on était récompensé à l'avance pour affronter et assumer notre condition transitoire et finie.

\*\* \*\* \*

Le chemin de retour, long et semé d'embûches, de la condition de victime ou rebut à la condition d'être quelqu'un, est conditionné par les qualités de la personne ou du groupe qui le parcourt ainsi que par les caractéristiques et attitudes de la communauté qui les accueille. Aucun de ces facteurs de l'équation n'est homogène. C'est donc une rencontre réussie ou ratée à deux variables. De surcroît, les situations extrêmes, crispées, loin de mitiger, augmentent la diversité de réaction, c'est-à-dire que le meilleur et le pire de chacun éclate dans de telles conjonctures.

\*\* \*\* \*

Sans prétentions classificatoires, en tant que simple esquisse d'orientation (ou cartographie approximative), j'ai pu observer (en commençant par le plus négatif) que la condition de victime d'un "trauma" de cette nature, s'associe ou se lie à des composantes masochistes de la personne ou du groupe et se sédentarise dans cette position en créant ce que j'appelle une mémoire scatologique qui se pétrifie. Lorsque cela se produit, de nombreux aspects de l'aide humanitaire opèrent en sens inverse du résultat recherché et suscitent un sujet envers lequel le monde est éternellement redevable et qui adopte la position de recouvrer cette dette. C'est ce que Freud appelle le bénéfice secondaire du symptôme.

L'inverse de ce positionnement subjectif est celui des personnes qui assimilent l'expérience abyssale (de toucher le fonds) et saisissent les opportunités qui se présentent comme autant de planches de salut. L'urgence du quotidien et son caractère péremptoire leur fournit l'adrénaline qui exprime le plus gros de leur élan et de leur énergie.

Une troisième perspective consiste à utiliser l'ouragan de l'histoire qu'ils ont dû traverser - ni souhaité, ni espéré - et, au lieu de tomber dans la plainte et la protestation mélancolique, utiliser l'expérience vécue, inattendue, en assumant

son caractère insolite pour réaffirmer l'éternelle interrogation du fait d'être en vie, pourquoi et pour quoi. Bien sûr, ces schémas ou sentiers ne sont ni purs ni exclusifs. Nous, humains, sommes des êtres historiques, pluriels et concrets, il est donc fort probable que les trois axes décrits se combinent et alternent dans différentes proportions.

\*\* \*\* \*

En disant que le voyage du désexil est long et semé d'embûches je ne prétends pas fixer un calendrier, ni suggérer une régularité, comparable à celle de l'eau bouillante qui refroidit hors du feu. Je préfère la métaphore agricole de la plante qui pousse en fonction du temps qui passe, les engrais, la sécheresse ou l'arrosage qu'elle reçoit. En disant cela je souhaite souligner le fait que le désexil n'est pas un état mais un parcours et que pour le comprendre il est nécessaire de se situer et d'articuler les étapes d'un processus transformationnel qui est différent au début et à la fin... si l'on peut parler de fin.

Quoi qu'il en soit, plus qu'une métaphore cicatricielle, l'objectif réside dans la reconnaissance - explicite ou silencieuse - de se sentir à nouveau comme appartenant à l'espèce humaine et réconcilié avec elle, avec les mêmes ambivalences, gratitude et rancœurs que n'importe quel enfant du quartier.

L'expérience de l'exil ne se résume pas seulement à la perte, c'est aussi la découverte, ce n'est pas une maladie mais la santé. Le rejeton humain, immature et désemparé, a construit le monde qui l'entoure en même temps qu'il s'est construit lui-même.

La jubilation que décrit Lacan dans le stade du miroir, du fait de surmonter le démembrement et de se concevoir en tant qu'unité pensante, le positionne comme sa majesté le bébé. C'est dans l'épiphanie avec les êtres aimés que l'on atteint l'homogénéité et l'harmonie avec le monde qui nous entoure - humain et naturel - qui abrite une instable fragilité. Tel le climat avec ses jours ensoleillés et orageux.

L'instabilité ou précarité est aussi nécessaire que la jubilation, elle ouvre le chemin de l'homogénéité vers l'hétérogénéité, de la découverte et l'échange vers l'étrangeté, l'étranger. Pour comprendre la manière dont se nouent ces expériences contradictoires, il faut prendre en compte l'apprentissage de la diversité, diversité que Arendt conçoit comme étant le trait principal de la condition humaine, ajoutant qu'il est nécessaire de surmonter la même auto-

référéncée et éminente qui se réalise seulement sur la toile de fonds d'autres hommes différents.

Cette alternance entre la réitération de la même chose et l'irruption de la nouveauté nous semble être une expérience universelle et nécessaire. C'est ce que j'appelle l'exil structural, qui, bien évidemment, n'implique pas de déplacement géographique. Cela doit être radicalement distingué de l'exil lié à la terreur politique ou à la misère de l'exclusion ethnique, religieuse ou économique qui frappent des millions de personnes.

Arendt explique que dans un système totalitaire (Seuil, Points, 1972, p. 227) "toute pensée est un dialogue entre moi et moi-même, mais ce dialogue intérieur de deux en un ne perd pas contact avec le monde du semblable qui reste présent. Ce qui rend intolérable la désolation c'est la perte de soi-même qui peut seulement être confirmée ... par la présence consciente et digne provenant de mes semblables".

MBORAYU

13 avril 2017

Marcelo Viñar